

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

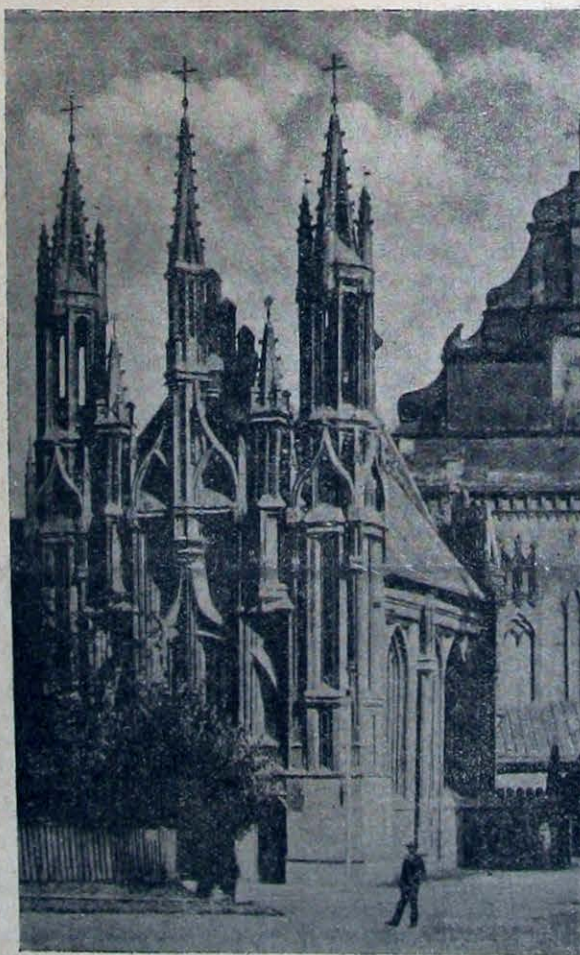
Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

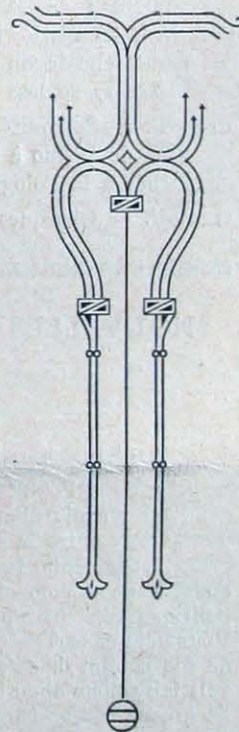
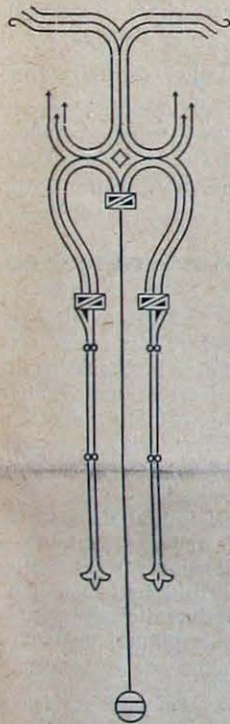
Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
26, Rue de Grammont — PARIS-II.
Téléphone : Central 17-27

Abonnements :
5 francs par an



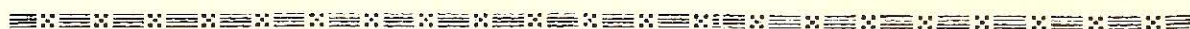
Wilno. — Eglise Sainte-Anne



SOMMAIRE

La Quinzaine Polonaise. — R. B.
Nouvelles du Bureau Ampol.
Les Constitutions Polonaises. — Anne-Marie GASZTOWTT.
La défense de Plock par le Capitaine de Bures.
Sur un fragment de la Psyché de Praxitèle. — ASNYK.
Jules Slowacki. — Gabriel SARRAZIN.

Beniowski. — Poème de Jules SLOWACKI.
Les Amis de la France à Cracovie.
Notre Action : Distribution de joujoux polonais aux écoliers de Reims. — Nos envois de livres en Pologne. — Dons divers. — Relations scolaires.



LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 7 avril. — Une conférence se tient à Radom, au sujet des communications par voies ferrées, à établir entre la Pologne et la Russie soviétique. — Le franc français cote 356, la livre sterling, 17.290; le dollar 3.930. — Le *Louis XI*, de Casimir Delavigne, est représenté au Grand Théâtre de Poznan.
- 8 avril. — Ouverture à Varsovie de l'Exposition de l'art typographique polonais. — Première séance de la Commission polono-tchèque chargée du règlement des questions des minorités nationales et de la protection du travail sur l'ancien territoire plébiscitaire. — Un « groupe parlementaire de la Petite Entente » se constitue à la Chambre française.
- 9 avril. — A Kattowice, en Haute-Silésie, un dépôt allemand clandestin de munitions explose, et tue ou blesse 17 soldats français.
- 10 avril. — Solennités à Lublin à l'occasion de la réunion de Wilno à la Pologne (la Lithuanie s'était rattachée à la Pologne par l'Union de Lublin).
- 11 avril. — Obsèques des victimes de Kattowice. — Un

- banquet est offert à Lodz au colonel Mercier qui va quitter la ville et laisse d'unanimes regrets.
- 17 avril. — L'« Orgesch » attaque le village de Kunrow, en Haute-Silésie.
- 18 avril. — Assassinat à Gleiwitz du docteur Styczynski. — Les forces des organisations militaires allemandes en Haute-Silésie sont estimées à 60 ou 70.000 hommes, dont 50.000 provenant de l'Allemagne.
- 19 avril. — La Pologne prend l'administration de Wilno. Les ministres polonais sont reçus à la porte de Ostro Brana par le Conseil municipal et le Président de la ville remet au chef de l'Etat les clefs symboliques. *Te Deum* à la cathédrale. Une foule énorme manifeste en l'honneur de la Pologne.
- 20 avril. — Les officiers de la Mission militaire française de Poznan, sur le point de quitter la ville, ont été fêtés par les officiers polonais. — La Commission interalliée de délimitation en Haute-Silésie commence ses travaux à Breslau. — Le franc cote 357, la livre sterling 17.025. R.B.

NOUVELLES DU BUREAU « AMPOL »

GÈNES

Les nouvelles de Gènes n'ont pas provoqué une grande surprise dans l'opinion polonaise. Depuis quelque temps déjà, on n'avait plus beaucoup de doute sur l'issue des pourparlers entre la Russie et l'Allemagne.

Les événements, remarque la presse, démontrent que le gouvernement polonais voyait juste quand il orientait sa politique vers un rapprochement avec les Etats baltes, la Roumanie et la Tchéco-Slovaquie. Ainsi la Pologne a fait de son côté et de sa propre initiative tout ce qu'elle pouvait faire pour apporter aux Alliés une aide efficace dans les graves conjonctures.

On espère que l'opinion alliée saura se rendre compte de l'importance du rôle qu'éventuellement la Pologne s'est préparée à tenir aux côtés des puissances de l'Entente. L'attention et l'intérêt avec lesquels les délégués alliés à Gènes ont écouté le discours de M. Skirmunt sont une preuve que bien des illusions et des erreurs commencent à se dissiper.

On estime que, bien que le traité de Rapallo constitue

une menace sérieuse dont les effets seraient avant tout ressentis par la Pologne, il n'en demeure pas moins certain que cet acte a mis en pleine lumière l'importance du rôle de la Pologne dans le domaine international. L'attitude de M. Skirmunt recueille l'approbation générale. Les journaux estiment que le programme élaboré par la délégation polonaise aura toutes les chances d'être pris pour base des nouvelles discussions.

Cependant, malgré la légitime satisfaction de voir la position internationale de la Pologne renforcée, on constate dans la presse une certaine désillusion sur les résultats pratiques de la Conférence. On croit, toutefois, que les Soviets sont trop intéressés à la continuation des pourparlers pour ne pas finir par accepter la plupart des conditions qui leur seront imposées.

La population allemande diminue en Pologne occidentale.

On écrit de Poznan : « La population germanique, d'après le dernier recensement, quitte rapidement le Pologne polonais. Le nombre d'habitants de langue allemande, qui était de 678.000 dans l'ancienne province de Poznan (Posen), est tombé à 351.000. Il en est de même en Poméranie polonaise où le chiffre de 420.000 Allemands est passé à 200.000 ».

L'ESPRIT LIBÉRAL DE L'ANCIENNE POLOGNE

LES CONSTITUTIONS POLONAISES

La Pologne ressuscitée vient de se donner, dans sa jeune et sage liberté, si chèrement acquise, une constitution nouvelle, et, malgré le trouble et l'incertitude qui planent généralement sur l'Europe, cette constitution est un gage d'ordre et de stabilité, une preuve de vie et d'organisation. Mais ce n'est pas la première constitution des Polonais ! Depuis bien des siècles, depuis les premiers balbutiements de son existence nationale, la Pologne, seule, alors, dans une Europe barbare, a confusément désiré des lois qui pourraient régir son développement politique. A travers tous les bouleversements, toutes les difficultés, elle a toujours tenté de fixer ses droits et ses devoirs, et n'est-il pas intéressant, aujourd'hui, qu'après tant de sang et de larmes, elle est arrivée à réaliser le vieux rêve ancestral, de se retourner vers ces monuments pleins de noblesse et de loyauté, de folie parfois, mais de folie généreuse, par lesquels un grand peuple affirmait en avançant son époque son amour du Droit et de la Liberté.

Les origines de la Pologne, comme de toutes les nations, se perdent dans les brumes de la légende. Mais bien que sa première dynastie nationale, les Piast, ait une naissance tout à fait fabuleuse, les princes de cette famille accèdent bientôt à la lumière de l'histoire, et c'est un Piast, Boleslas III, qui, s'inquiétant de l'incertitude des lois relatives à la succession du trône, veut, dès lors, en régler et en assurer la fixité. Dans l'anarchie et le démembrement qui suivait la mort des rois, ce fait était d'une importance capitale et le testament, rédigé à cet effet, par Boleslas III, apparaît comme la meilleure des constitutions. Ce testament, confirmé solennellement par le pape, distribuait les territoires de la Pologne aux quatre fils du roi, ainsi qu'il était d'usage, mais il instituait le *senorial*, c'est-à-dire que l'aîné devait être le suzerain des autres, ce qui maintenait à la fois l'unité et le fédéralisme.

Mais l'aristocratie s'oppose à cette organisation. Par des troubles sans cesse renaissants, elle arrive peu à peu à abolir le testament de Boleslas III et, au synode de Lez, en 1177, les grands élisent véritablement leur souverain. Ils disposent de la couronne. Ils ne donneront le pouvoir, désormais, que moyennant des privilèges sans cesse élargis. A chaque règne nouveau, marché nouveau, le roi est leur créature. Cependant, malgré tout, les droits de la dynastie des Piast ne sont pas mis en question. Ce sont querelles de famille, et l'élection n'empêche pas l'hérédité de se maintenir en fait. Cette continuité a permis à la Pologne de résister aux attaques de toutes sortes qui n'ont cessé de se ruier sur elle, à la dévastation générale dont l'Europe centrale a été alors le théâtre.

En 1370, Casimir le Grand meurt. Avec lui, après quatre siècles, disparaît la dynastie des Piast. Louis d'Anjou, un prince étranger se présente pour recueillir la succession. La situation est nouvelle; nouvelle sera aussi la constitution, et toujours au sujet de la

mort et de l'héritage des rois, les Polonais précisent leurs droits politiques. Pour être accepté par la nation, Louis d'Anjou dut faire serment de respecter les privilèges et immunités, de ne créer aucun impôt nouveau, de ne nommer que des Polonais aux emplois publics. A partir de ce moment, le pouvoir n'est plus l'aboutissement d'un marchandage, il devient le résultat d'un contrat positif entre le prince et la nation. Par le privilège de Koszyce, en 1373, la noblesse est affranchie de tous les impôts et redevances, sauf le *portulac* ou droit de deux « grochis » par charrette. Elle n'est astreinte qu'au service des armes. Ce privilège marque une date importante dans l'histoire de l'évolution intérieure de la Pologne. La noblesse devient de plus en plus puissante; elle forme l'élément capital de la nation.

Le pouvoir sage et fort des Jagellons arrête, pendant quelque temps, ces empiètements dangereux, ou, du moins, les contient. Mais l'absolutisme qu'ils exerçaient en Lithuanie ne franchit pas les frontières de Pologne, et même sous l'intelligente autorité de ces princes, les lois polonaises restent essentiellement libérales : Jagellon ne décide rien sans l'assentiment des conseils de hauts dignitaires qui représentaient la nation polonaise. A un étage inférieur, la noblesse prend l'habitude de se réunir en assemblées locales pour discuter ses intérêts. Ces assemblées sont l'origine des *diétines*, qui devinrent, aux mains de la masse nobiliaire, un grand instrument de puissance politique. Le roi Casimir IV dut s'incliner devant cette puissance : par le privilège de Nieszawa, il reconnaît que l'assentiment des diétines est désormais indispensable pour la promulgation de toute loi nouvelle et la convocation générale de la chevalerie.

La monarchie constitutionnelle était donc créée. Une Diète générale, composée des représentants de toutes les diétines, eut lieu à Piotrkow, en 1493. Tandis que toute l'Europe se débattait parmi les rapines et les meurtres, la Pologne, entre des nations de proie, s'affranchit le luxe suprême, et coûteux, d'être en avance de trois siècles et de s'adonner à la discussion des lois, alors que chacun, autour d'elle, agitait dans l'ombre des couteaux sanglants.

Cette constitution polonaise aboutit, au XVI^e siècle, au triomphe du libéralisme. Chaque province, chaque palatinat, chaque terre, chaque district constituait une individualité distincte, possédant non seulement de l'autonomie locale, mais des droits constitutifs de la souveraineté. Dans toutes ces parties, les diétines favorisaient une extraordinaire activité de la vie publique dont l'unité était réalisée par les Diètes.

La Pologne affirmait son idéal de justice et de liberté, mais elle n'était pas dans la mesure commune. Elle commettait un splendide et lamentable anachronisme, car dans un pays sans frontières naturelles, il est bien dangereux de ne s'occuper que des arts de la paix. Les derniers événements n'ont-ils pas montré,

encore une fois, que ce danger n'avait pas cessé d'exister?

Lorsque Henri de Valois, nouveau souverain étranger, débarqua en Pologne, on lui fit signer les *Pacta conventa*, qui continuaient à restreindre le pouvoir du roi et à développer celui de la noblesse. Le roi ne pouvait déclarer la guerre, lever l'arrière-ban, augmenter les impôts sans l'assentiment de la Diète, et un Conseil de six sénateurs devait être en permanence établi à ses côtés. S'il violait ses engagements, la nation était, par cela même, déliée de son serment de fidélité.

À l'avenir, toutes ces clauses, et d'autres encore, devaient être jurées solennellement par chaque roi nouveau. Son successeur, Etienne Batory, bien que prudent et fort, n'arrêta pas ce mouvement. Aidé de son chancelier, Jean Zamoycki, représentant de la masse nobiliaire, il entreprit une vaste réorganisation intérieure, une réforme judiciaire qui achevait de développer la puissance de la noblesse et la constitution de la république aristocratique. Mais ces réformes étaient empreintes, malgré tout, de mesure et de sagesse, et Jean Zamoycki voulait même y introduire plus d'ordre et de discipline en instituant, dans les Diètes, le vote à la majorité, au lieu du vote à l'unanimité qui était établi, au moins en théorie. Malheureusement, le mauvais vouloir des rois Wasa, leur tendance à l'absolutisme découragèrent les bonnes résolutions de la noblesse et on en arriva même au point, qu'en 1652 un nonce d'Upita, Licinski, fit, pour la première fois, usage du *liberum veto!* La volonté d'un seul arrêtant toutes les délibérations, les Diètes n'allaient plus être désormais que des assemblées anarchiques et sans résultat.

À partir de ce moment, la Pologne entre dans sa lente agonie. Par ses intrigues et par son or, l'étranger, le Moscovite surtout, règne à Varsovie, pendant tout le XVIII^e siècle, et c'est sous l'influence de Pierre le Grand que s'élabora, en 1717, une nouvelle constitution; cette

constitution, sous couleur de remettre un peu d'ordre dans les finances et dans les diétines, consommait la ruine du pouvoir royal en conférant aux sénateurs, qui assistaient le roi, une autorité décisive dans les affaires de l'Etat. Elle arrachait au souverain la direction de la force armée et réduisait le nombre des soldats. C'est cette déplorable constitution dont Catherine II s'occupa avec tant de soin et qu'elle chercha si jalousement à maintenir. On comprend qu'elle y avait intérêt! Mais il se produisit alors un véritable miracle. Ecrasés, humiliés par l'ingérence étrangère, ayant à leur tête un souverain imposé par la Russie, les malheureux Polonais eurent, malgré tout, le courage de lutter contre leur effroyable destin.

L'histoire du pays, entre 1775 et 1793, c'est-à-dire entre le premier partage et le second, offre un des plus magnifiques exemples de régénération nationale qu'aucun peuple ait jamais réalisés. Dans tous les domaines, économique, social, politique, intellectuel, c'est un immense effort pour revivre, pour échapper à l'emprise maudite. Cet effort aboutit à l'admirable constitution du 3 mai 1791. Les Polonais surmontaient leurs propres défauts; ils reconnaissaient la nécessité de la continuité dynastique, supprimaient l'élection des rois et le *liberum veto!* à l'heure où un vent de jacobinisme et de révolution secouait tout le vieux monde. La Pologne établissait une constitution fondée sur l'autorité et la hiérarchie. Encore une fois, elle était en avance, elle semblait prévoir le triomphe que les idées d'ordre, de discipline et de nationalisme remporteraient dans les esprits au début du XX^e siècle. Et justement parce qu'elle était en avance, elle fut écrasée. Cette constitution, créée par son intelligence et par son patriotisme, fut aussitôt abolie... et il a fallu près de cent quarante ans et des bouleversements inouïs, et surtout des milliers de martyrs, pour que les Polonais pussent, de nouveau, reconstruire les lois sacrées de leur Patrie.

Aune-Marie GAZTOWTT.

LES FRANÇAIS EN POLOGNE

La Défense de Plock par le capitaine de Bures

Celui qui est aujourd'hui le commandant de Bures peut tirer fierté de ses ancêtres : ce ne sont rien moins que ces croisés que l'enthousiasme entraîna à la défense du Saint-Sépulchre, et que leur bravoure fit vice-rois de Jérusalem, princes de Tibériade, de Tyr, de Galilée, comtes de Césarée et de Tripoli... pour n'en citer que quelques-uns. Mais leur descendant, sous la III^e République, n'a pas « diffamé ce long amas d'aïeux ». A travers les siècles de notre histoire nationale, et malgré la diversité des régimes politiques, ce nom de Bures est synonyme d'héroïsme et d'idéalisme, de chevalerie au plus noble sens du mot. L'esprit français ne reste-t-il pas le même, malgré le temps et les vicissitudes? Les simples soldats de 1914 sentent bien qu'ils sont les dignes fils des soldats de l'An II partis pour délivrer le monde, les petits-fils de la foule qui s'élançait aux Croisades; et s'ils n'ont pas, eux, les parchemins qui leur retraceraient l'humble et glorieuse histoire de leur famille, ils n'en salueront pas moins comme un parent le commandant de Bures.

Officier de réserve, notre héros se trouvait en Amérique à la déclaration de guerre. Il se hâte de rentrer à son dépôt, et demande instamment à partir au front. D'abord au 1^{er} régiment de tirailleurs marocains, comme officier volontaire, il est ensuite affecté au 31^s régiment d'infanterie, dont les positions se trouvent à Attichy et Tracy-le-Mont, puis au génie où il est trois fois blessé en service commandé. Volontaire pour l'Orient, où l'attiraient peut-être des influences ataviques, il organise la défense de Monastir, lutte contre les Bulgares.

Il rentre en France le 6 février 1919, pour s'engager dans l'armée du général Haller. Et il contribue d'une façon si efficace à la défense de la Pologne contre l'attaque bolchévique, que nous avons tenu à le présenter aux « Amis de la Pologne ». Le compte rendu de son principal exploit, la défense de la ville de Plock, leur montrera ce qu'a été la lutte de 1920, quand la Pologne, à peine sortie d'un siècle de triple esclavage, était dans le désarroi matériel et moral, mais gardait intacte son ardeur patriotique.

Le capitaine de Bures, appelé le 28 juillet 1920 à Varsovie, est envoyé à Modlin, où il reçoit la mission de fortifier la dernière ligne de défense : les trois têtes de pont de Wysogrod, Plock et Wloclawek.

Il part le 3 août, avec trois employés civils de la Fortification de Posnan, qu'il a pu obtenir pour le secourir.

Le front qu'il doit protéger représente 90 kilomètres. Pas d'auto, pas de bateau à pétrole, pas de fil de fer.

Le même jour, il s'entend avec le maire de Wysogrod, les sous-préfets de Plock et de Wloclawek pour organiser malgré beaucoup de difficultés, la coupe de piquets de réseau, la réquisition d'ouvriers, et il fixe la ligne à Wloclawek.

Le lendemain, 4 août, il choisit les emplacements des points de résistance autour de Plock et trace la ligne générale.

Il obtient un bateau à pétrole du port de Plock, après beaucoup de pourparlers et se rend à Wysogrod où il trace également la ligne de défense.

Les fils de fer barbelés n'arrivent pas; il fait réquisitionner tous les fils de fer tendus dans les champs, les jardins ou chez les habitants de ces trois villes et il active les travaux le plus possible.

Le 12, la ligne est presque terminée à Wysogrod et la tête de pont confiée à un autre officier du génie, repoussé de Mlawa par les Bolcheviks. De même à Wloclawek.

Il ne conserve que la tête de pont de Plock et les Bolcheviks étant signalés le 14 août, il mobilise toute la population et arrive à terminer les défenses dans la nuit du 14 au 15.

Malgré ses recommandations, l'infanterie s'entête à réunir les positions par une ligne continue et, au lieu de tenir les tranchées nuit et jour, comme il le demande, ne les garnit que de nuit, de telle façon que la troupe connaît mal ses emplacements.

Les 16 et 17, les Bolcheviks restent dans l'expectative, ne sachant pas ce qu'ils ont devant eux. On fait des barricades en ville. La population et les étudiants engagés volontaires participent ardemment à la défense.

Le 18, après midi, le commandement, sans prévenir le chef de la fortification, lance tout un bataillon à l'attaque du village de Chlepowo. Le bataillon, entouré par les Cosaques, est fait prisonnier et les Bolcheviks se lancent à l'attaque des positions. Les défenseurs n'ayant pas fermé les chicanes, malgré les ordres donnés, sont pris de panique et s'enfuient presque tous vers le pont.

Au bruit de la fusillade, le capitaine de Bures essaye de se rendre compte de ce qui se passe. Mais impossible de sortir de son bureau, les rues étant balayées de balles. Il saute par une fenêtre et accompagné de deux

employés civils, à travers les jardins, il arrive au Commandement de la place où il ne trouve que deux scribes, tout le monde s'étant déjà précipité vers le pont.

Cette partie de la ville n'étant pas encore occupée, il cherche à se rapprocher de la ligne d'attaque et trouve alors les gendarmes et leurs deux officiers qui se mettent sous ses ordres.

Il se décide, ne pouvant obtenir de renseignements précis, à concentrer cette force autour du Tribunal et du Théâtre qui commandent les accès du pont.

En se retirant vers ces points, il rencontre un demi-peloton de télégraphistes à cheval qu'il envoie en reconnaissance; à l'officier, il donne l'ordre de charger tout ce qu'il trouvera, puis de venir rejoindre les gendarmes.

Il place ceux-ci, puis se retire au pont, son poste de combat, que seul il doit ou faire sauter avec lui ou conserver à la Pologne, ainsi qu'il en a donné sa parole au colonel d'Etat-Major qu'a envoyé le général Weygaud.

Les gendarmes et les télégraphistes arrêtent l'attaque très supérieure en nombre des Bolcheviks. Voyant cet arrêt, le chef de fortification s'oppose à l'évacuation et décide d'aller chercher les renforts qui sont groupés de l'autre côté du pont à Radzywie. Il passe le pont en auto, sous le feu, et, au retour, un de ses ingénieurs, M. Berczowski, un civil volontaire, est mortellement blessé près de lui dans l'auto. Cet énergique citoyen avait tenu à revenir à la ville envahie avec son chef, pour l'aider.

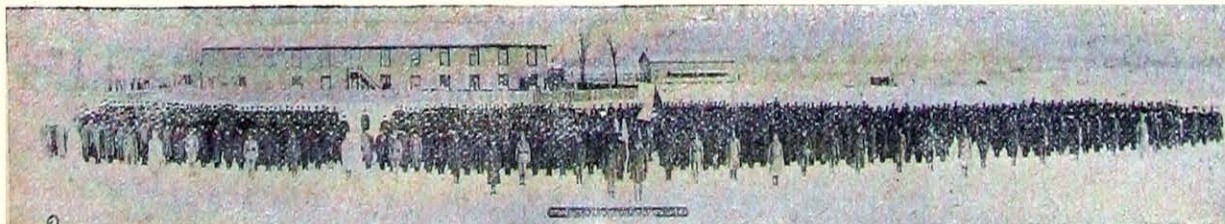
Sept fois, à pied, dans la nuit noire, le capitaine de Bures repassa le pont, balayé par les obus et les balles des mitrailleuses et parvint à faire passer suffisamment de renforts pour dessiner, le lendemain matin, une attaque qu'il fit énergiquement soutenir par l'artillerie amenée de Kutno au petit jour et qui fut aidée par des avions. Plock était sauvée, et de graves complications étaient évitées à l'armée régulière.

Son rôle fut de ne pas perdre la tête, de ne pas considérer comme perdue une situation très critique et d'empêcher, revolver au poing, les terrorisés de fuir.

Le lendemain, à une heure, la ville était libre. Le général Ozynkowski embrassait le capitaine de Bures devant tous ses officiers et lui annonçait qu'il était proposé pour la croix « *Virtuti Militari* ».

Une pétition des habitants de Plock, portant un millier de signatures, réclama pour lui cette décoration. Il doit être nommé citoyen honoraire de la ville que son sang-froid a sauvée.

De tels hommes peuvent être revendiqués à la fois par la France et par la Pologne; ce sont eux les vivants chaînons de cette amitié indissoluble qui relie les deux nations.



Les premiers Polonais engagés volontaires dans l'armée française en août 1914

LA POÉSIE POLONAISE

SUR UN FRAGMENT
DE LA
PSYCHÉ " DE PRAXITÈLE

I

*Sous ta robe de marbre, ô nymphe éblouissante,
Psyché toujours rêveuse et toujours innocente,
Rien ne gonfle ton sein, rien n'assombrit ton front.
Dans la blanche prison où l'enferma l'artiste,
Des siècles la candeur n'a pas subi l'affront,
Ta douce âme captive à leur souffle résiste :
Seul, leur écho lointain te berce d'un chant triste.*

II

*Ton visage pensif rêveusement incline
De son chaste profil la courbure divine
Où nul désir humain n'a creusé son sillon.
Ton regard, que toujours vers la terre tu penches,
N'a jamais poursuivi que le blanc papillon
Qui voltigeait jadis au-dessus des fleurs blanches,
Et qui, sur l'Illissus, s'est perdu dans les branches.*

III

*A l'aube printanière à peine épanouie,
Par ton rêve troublant tu te sens éblouie ;
Tu veux fuir ton amant, tu redoutes le jour.
Dans la vague frayeur hésitante et craintive,
Tu repousses la coupe où pétille l'amour,
Tu repoules l'appel de ton âme plaintive ;
Un myrte murmurant tient la crainte attentive.*

IV

*Tu veux éterniser dans sa candeur première
Ta pensée où l'azur joue avec la lumière,
Restéant à jamais en ta sérénité
L'âme d'un monde jeune, âme où l'amour sommeille,
Qui tremble au doux émoi de sa virginité,
Et qui ferme ses yeux à l'aurore vermeille
Jusqu'au jour où l'amant lui parle et la réveille.*

V

*O notre sœur de marbre ! A ton sommeil fais trêve :
Entr'ouvre-nous ton cœur, raconte-nous ton rêve.
Seule, sur le tombeau des peuples disparus,
Rien ne révèle en toi le deuil de l'orpheline.
Ornement sépulcral de ceux qui ne sont plus,
Comme l'urne au flanc vide, impassible et divine,
Tous sentent ton secret, mais nul ne le devine.*

El...y (ASNYK. 1838-1897).
Traduit par GASZTOWTT.



Jules SLOWACKI



Pour faire connaître à nos lecteurs Jules Slowacki, dont nous rééditons le délicieux caprice Beniowski, nous empruntons sa biographie à l'étude de Gabriel SARRAZIN : Les grands poètes romantiques de la Pologne, ouvrage classique, qui fait autorité pour la littérature polonaise — comme pour la littérature russe le Roman russe, du comte de Vogüé — et qui doit avoir sa place dans la bibliothèque de tous les Amis de la Pologne.

Jules Slowacki, l'un des plus grands poètes de la Pologne et l'un des plus grands artistes littéraires du XIX^e siècle, naquit en Volhynie, à Krzemieniec, le 23 août 1810. Son père enseignait la littérature au Lycée de cette ville. C'était un partisan zélé des classiques : il écrivit deux tragédies, traduisit en vers les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et jusqu'à la *Henriade*. En 1811, il obtint une chaire à l'Université de Vilna, et mourut en 1814, à quarante-deux ans. Sa veuve, Salomé Januszewska, femme d'un esprit supérieur, prit le plus grand soin de l'éducation de Jules, qui reçut une forte culture classique. Le poète adorait sa mère, et elle eut toujours sur lui la plus grande influence. De l'exil, il lui écrivit sans cesse, la consulta sur toutes ses œuvres, et elle ne lui ménagea ni les conseils, ni les critiques.

De solides connaissances servent au poète, mais n'ont jamais créé chez personne la vocation poétique. Il s'agit là d'un don mystérieux et divin. Certains signes infailibles l'annoncent : par quelques-unes de ses paroles d'enfant, et par des émotions caractéristiques, Slowacki révéla qu'il l'aurait au plus haut degré. A huit ans, il demandait à Dieu « de le faire poète et de lui donner la gloire après sa mort ». A neuf ans, il pleurait en lisant la fameuse scène où le vieil Homère représente Priam aux pieds d'Achille. Lui-même s'est revu plus tard tel qu'il était à cette époque; il a consigné dans un de ses poèmes les souvenirs de son jeune âge :

C'était un enfant pâle, aux sentiments de feu : il prêtait à ses aspirations les ailes de la pensée et vivait dans le septième ciel, dans les régions de l'idéal... Il pressentait qu'un jour ses rêves prendraient corps dans ses paroles, et qu'il communiquerait avec les hommes par la pensée... Brisé avant le temps par la douleur des sentiments, il courait au fond des forêts, se couchait sur la bruyère sauvage, écoutait le murmure des sapins, et là, pendant que le vent agitait ses cheveux, ses pensées grandissaient, fortes, sombres, mystérieuses, comme des astres traçant dans le ciel des orbites immenses... Un souffle soulevait sa poitrine; sa chevelure, divisée sur son front, tombait sur ses épaules et s'y déroulait en épaisses boucles noires. On voyait que cette chevelure, peignée tous les jours de la douce main des jeunes filles, devenait luisante comme les cheveux

de ses sœurs. Parfois, les hommes disaient devant la mère : « Il ne vivra pas. » Alors, la mère regardait fixement les yeux de l'enfant et répondait : « Vous vous trompez. »

Le cœur maternel avait raison : Slowacki vécut. Son passage sur la terre fut assez court, puisqu'il mourut à quarante ans; mais si jamais vie fut lardente vie du poète, si jamais existence fut pleine, ce fut celle que lui dévolut le destin.

Son premier amour fut malheureux, comme le premier amour de Mickiewicz; à peine sorti de l'enfance, il s'était épris de Louise Suladecka, fille et nièce de deux savants illustres. Il n'oublia jamais cette passion, et on peut voir en quels termes touchants et tristes, il en parle dans *Aukelli*. Mais l'épreuve individuelle n'est qu'un des éléments d'inspiration de la poésie polonaise; c'est surtout dans la douleur commune que ces poètes ont trempé leur génie.

À vingt ans, Slowacki partit pour Varsovie : à peine s'était-il fixé dans cette ville, où le prince Lubecki l'avait fait entrer au Ministère des Finances, que l'insurrection de 1830 éclata. Le poète la salua de quelques chants patriotiques qui commençaient sa réputation, puis fut chargé par le Gouvernement national d'une mission en Angleterre. Il se préparait à revenir à Varsovie, lorsqu'il apprit la prise de la capitale de la Pologne par les Russes et la défaite de l'insurrection. C'était désormais l'exil, et il ne devait point revoir sa patrie.

Il se rendit à Paris et y passa quelque temps : ce premier séjour dans la grande ville lui serra le cœur. Il voyait de près le sort misérable de tant d'émigrés, ses compatriotes, et s'en désolait en ces termes :

Ici erre le Polonais exilé : il est dans la misère, et le frère ne secourt point son frère. Les saules pleureurs des bords de la Seine sont aussi tristes pour nous que les saules de l'Euphrate. Non je ne ferai jamais connaître au monde l'étendue de notre misère... Les visages sont de marbre, et les cœurs sont de marbre... (1)

Il quitta Paris en 1832, après y avoir publié deux volumes de poésie, et nous le trouvons à Genève en 1833. Il resta trois années près du Léman et s'éprit d'une jeune Polonaise dont la famille visita la Suisse. Avec elle et ses parents, il fit dans les montagnes une série d'excursions dont le souvenir lui resta bien cher. Leur roman n'alla pas plus loin : elle repartit pour la Pologne, et, en 1836, lui-même entreprenait un long voyage

(1) Poésies de Slowacki. Paris.

en Orient. Il commença par l'Italie, et connut à Rome Sigismond Krasinski, avec lequel il se lia d'une amitié célèbre. Puis, il passa en Grèce, et de là en Egypte, vit Thèbes, remonta le Nil, s'en alla prier au tombeau du Christ. La quarantaine qu'il dut subir à El-Arish lui inspira l'un de ses plus parfaits poèmes : *la Peste au désert*.

De retour en Europe, et après s'être arrêté à Florence pendant une partie de l'année 1838, il se décida à rentrer à Paris pour y faire imprimer ses derniers ouvrages : *Anhelli, les Trois Poèmes* et *l'Enfer de Piasz Dantyszczk*. L'année suivante, il donnait *Balladyna, Mazepa, Lilla Weneda*. Paris était devenu le véritable centre de l'émigration : là bouillonnaient les rêves et les projets des exilés polonais, là s'imprimaient leurs journaux, s'organisaient leurs plans, se livraient leurs batailles intestines. Mickiewicz régna sur eux. On venait de créer pour lui la chaire de langues et de littératures slaves au Collège de France; et de là, comme d'une tribune, il allait parler à ses compatriotes, à la France, à l'Europe. Il était à l'apogée de sa gloire.

Mais c'était aussi la gloire que demandait Slowacki, et celle-ci se faisait attendre. Il avait déjà publié un grand nombre de poèmes — nul poète ne fut plus fécond dans l'espace d'une aussi courte vie — et il ne se trouvait encore que peu de lecteurs pour en reconnaître le haut mérite. Presque seul, Sigismond Krasinski professait pour son confrère une admiration qu'il ne cessa de lui témoigner publiquement. Mickiewicz ne comprenait rien à cette œuvre poétique, d'un génie si différent du sien. Une brouille éclatante survint même entre eux. Au banquet polonais du 24 décembre 1840, où l'on célébra le double anniversaire de la fête et de la naissance de Mickiewicz, Slowacki consentit à improviser en l'honneur du poète national, mais comme on lui demandait ensuite de présenter à celui-ci la coupe d'argent que lui offraient ses admirateurs, il crut qu'on l'invitait à faire acte de vasselage et refusa net. On retrouve cette scène de sa vie dans son poème de *Beniowski* (1), où il se dresse en face de l'auteur des *Aieux*, dont il se prétend l'égal. Le morceau eut d'ailleurs un vif succès et contribua beaucoup à attirer sur lui l'attention du public.

Car il commençait à devenir célèbre, mais, au début,

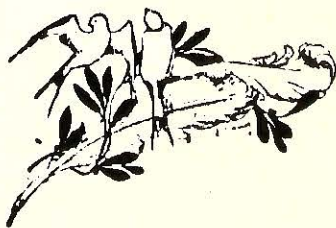
(1) C'est une œuvre brillante, pleine de digressions et d'allusions : pour l'allure et la composition, elle ressemble à certaines œuvres bien connues de Byron et d'Alfred de Musset : *Don Juan* ou *Namouna*.

cette célébrité lui vint plutôt de ses allusions satiriques, des attaques auxquelles il se livra, de la part qu'il prit au Tovianisme, aux querelles de l'émigration, bref, des luttes de partis où il se jeta, et des agitations de ses dernières années, que de la grandeur et de la beauté de son œuvre proprement dite. Il ne s'apaisa que sur le bord de la tombe. Sa santé chancelait; il avait la poitrine atteinte et il s'éteignait lentement, entouré de quelques intimes, le poète Corneille Ujejski, le sculpteur Louis Norwid et Félix Felinski, plus tard archevêque de Varsovie. L'année 1848 le ranima; il proposa à ses compatriotes un plan de confédération : puis il partit pour Posen dans l'espérance de faire accepter son projet par le Comité national, et de prendre part à l'insurrection de la Grande Pologne. La tentative des patriotes échoua; Slowacki dut se rendre à Breslau où sa mère vint le rejoindre; il passa huit jours avec elle. Un ordre d'expulsion de la police les obligea à retourner, elle en Galicie, et lui à Paris, où il rentra mourant. « Les six derniers mois de son existence », dit M. Venceslas Gasz-towtt, « furent une longue agonie pour son corps épuisé, mais en même temps une époque de transformation et de perfectionnement pour son être moral : il y avait en lui quelque chose d'idéal, et il répandait autour de lui les sentiments de paix, de fraternité, d'amour. Il ne vivait plus de la vie terrestre. » Le 3 avril 1849, il expira, à l'âge de quarante ans. Il laissait une œuvre considérable, écrite dans une langue si merveilleuse, que son émule Sigismond Krasinski semblait, dans une de ses lettres, ne pas trouver assez de termes pour exprimer l'admiration qu'elle lui inspirait. Et il caractérisait de la sorte les facultés de son confrère :

Slowacki possède la langue polonaise comme on possède une amante, prête à tout au moindre signal, à mourir sur un ordre, à revivre sur un regard... elle semble le supplier et lui dire : « Je suis toute à toi, fais de moi tout ce qu'il te plaira. Veux-tu que je me durcisse en un bloc inébranlable ? regarde, je suis devenue marbre; veux-tu que je m'évapore en un gaz aérien ? regarde comme je suis bleue, plus livide, transparente, fluide, presque anéantie, et toujours ton esclave. » Ce poète a étendu son empire sur tous les horizons de l'imagination. Ce qui, chez Mickiewicz, était une unité dure comme le granit, absorbant le monde entier, saisissant et resserrant l'univers dans ses prises étroites, est devenu ici un épanouissement, un retour à l'espace sans limites, à la fluidité de la lumière, au jeu des couleurs, aux ondes de l'harmonie, au parfum des fleurs, à tout ce qui veut éclater et se répandre de toutes parts pour trouver l'introuvable divinité.

Gabriel SARRAZIN.

(Les grands poètes romantiques de la Pologne.)





BENIOWSKI

par Jules SLOWACKI

(Suite)



Casimir Beniowski, jeune gentilhomme ruiné, veut s'engager dans les troupes de la Confédération de Bar, qui s'est formée en 1768 pour chasser les Russes et détrôner le roi de Pologne, Sigismund Auguste, instrument des Moscovites. Il part avec son écuyer, et contemple, au passage, le parc mythologique et ridicule du Staroste, père de sa bien-aimée Aniela. Une sorcière saute soudain sur son cheval. Après un moment de stupeur et d'indignation, pendant lequel il songe à lui trancher la tête, Beniowski reconnaît Diwa, la nourrice d'Aniela, qui le guide vers sa chambre.

LXVI

Le jeune Beniowski suivait Diwa en tremblant : il conduisait son cheval qui se débattait, et se dirigeait lentement en hennissant vers un ruisseau : cette eau luisante apparaissait sous des pommiers en fleurs revêtue des rayons de la lune et de l'azur d'un ciel sans nuages. — L'autre cheval le suivait en piaffant — et eux, non pas les chevaux, mais notre héros et Diwa, entrèrent dans une hutte penchée et mal bâtie.

LXVII

Un vieil homme, le mari de Diwa, vint les éclairer à l'entrée, et ouvrit la porte de la chambre d'Aniela. Sur le seuil apparut comme une fée au regard triste, la jeune fille toute vêtue de blanc ; un croissant orné de joyaux étincelants et pareil à un essaim d'étoiles brillantes scintillait sur ses cheveux noirs flottants, comme l'auréole dorée des Saintes.

LXVIII

Beniowski la prit pour un ange, et la salua comme une divinité par un long soupir douloureux, puis il se troubla et lui demanda des nouvelles de sa santé ; ce serait là aujourd'hui le comble de l'inconvenance ! un manque complet de savoir vivre ! une preuve qu'il n'avait pas lu Mme Sand, qu'il ne s'était pas abrité sous l'ombre de Byron, qu'il n'avait pas l'esprit de conversation, qu'il ne savait point parler comme dans les romans.

LXIX

Je m'étonne moi-même d'avoir pris pour héros un gentilhomme si simple ! Pour la première fois il ouvre la

bouche devant sa bien-aimée qui, comme une femme savante ou une magicienne, a revêtu d'un croissant ses cheveux noirs azurés, et elle entend son amant la saluer non en poète ou en astronome — mais comme un vulgaire économe.

LXX

Tu as déjà un diplôme de grossièreté, gentilhomme, mon ami ; quant à moi, je renie tes inconvenances ; toute la foule de mes poèmes a d'avance horreur de tes orgies, de tes débauches futures... Le blanc Anbelli te regarde comme un laquais, et Elladyna, prompt au meurtre, aimerait mieux se cacher sous un morceau de cadavres, que d'avouer ses liens de parenté avec toi.

LXXI

Elle a d'ailleurs raison dans une certaine mesure. Parmi tous ces fantômes, les uns naissent du cœur, les autres de la tête, d'autres encore d'une étrange et énergique confiance dans l'avenir, d'autres tombent d'un nuage orange, d'autres enfin ont été apportés dans les steppes par un cheval noir venu je ne sais d'où. — Mais ce poème sera national, il me rendra le frère de tous les poètes, de tous — excepté de ceux qu'il éclipsera.

LXXII

Quoi qu'il en soit... à nos moutons ! — Mlle Aniela se tenait donc sur le seuil, droite, fière, chaste, vrai rocher pour les soupirants ordinaires, ce qui est un profit tout net pour l'amant choisi entre tous. En effet, jamais elle ne coquetait simplement pour tenir sous le manche de son éventail trois cents humbles cavaliers servants, dont aucun n'aurait voulu l'épouser.

LXXIII

Mais nos Polonais sont ainsi ! Ils sont menés en laisse par les beaux yeux d'une Marysia ou d'une Wanda quelconque, qui leur distribue divers surnoms, qui, au printemps, joue au vert avec eux, leur donne une feuille de cyprès ou de lavande, ou attache ensemble tous ces brins de paille, ou bien encore jette le filet dans cette bande de poissons : à chaque soubresaut de l'onde, ils accourent, goûtent — aperçoivent l'hameçon, — et s'enfuient.

LXXIV

Mais nos Polonais sont ainsi ! J'ai vu autour d'une seule demoiselle des gymnases, des lycées tout entiers ; la plupart du temps, les mains de la belle étaient loin d'être blanches, et son cœur était aussi cruel que celui de Médée ; le profit d'un pareil amour était presque nul et presque nuls les trophées recueillis. Elles distribuaient beaucoup de cheveux, de larmes, de *jarretières* : aucune ne trouva le mari cherché !

LXXV

D'où cette moralité que tous ces amours collectifs n'ont en amour aucune valeur, et qu'il vaut mieux faire tourner les cœurs que les têtes, car les cœurs sont obstinés dans leur passion, quoique les têtes soient cent fois plus romanesques, cent fois plus fiévreuses et plus enflammées, et quoique souvent, voyant que tout va mal en ce monde, de désespoir elles finissent comme *Werther* dans *Goethe*.

LXXVI

Mais d'autre part c'est une compensation pour celles qui sont aujourd'hui vieilles filles, d'avoir, dans un carre-four, une croix, une pierre et un calvaire au crâne blanc troué d'une balle, pour attester que chacune d'elles, convertie à son aurore de douces fleurs comme *Pacacia*, était enveloppée du bourdonnement d'un essaim d'abeilles amoureuses, et qu'elle a dans l'enfer pour amant — un damné.

LXXVII

De cette manière elle passe héroïne, et les poètes l'encensent dans leurs rimes : nul ne l'appellera dans ses chants : *jeune fille* ; on la désignera par le terme emphatique de *jeune vierge* ! Quant à son amant, comme *Fingal* ou *Ryno*, il joue avec un éclair dans les nuages floconneux, et chante aux ouragans un triolet infernal, les larmes aux yeux et le pistolet à la main.

LXXVIII

Tel ne fut pas le sort de Mlle Aniela. Bien qu'elle fût charmante comme pas une mortelle, les hommes n'osaient ni l'approcher, ni l'aimer. Elle était restée fière et sans tâche ; elle s'avancait pure comme un cygne ou comme les anges, se balançant sur son pied flexible. — Elle ne jouait pas de la prinelle — jamais ! Seulement ses yeux noirs brûlaient les fronts.

LXXIX

Ses longs cheveux noirs, repliés en coques, pesaient sur sa tête de leur poids soyeux. Cette tête elle-même avait des formes saintes, encore sanctifiées par une sévérité toute sculpturale ; de plus, déliées et s'arrondissant vers les épaules. Quoique on vit la *Vénus* de Florence, cette femme de marbre toute nue, ne prendra point pour une plaisanterie ce que je dis ici de la forme du crâne.

LXXX

Il ressemblait à cet œuf, dans lequel *Judith* *Léda* enfanta un fils au cygne-Bien, — de quelle façon ? — cela ne peut s'expliquer aujourd'hui à un catholique par aucun miracle ; et un jour que je chetehais à le faire comprendre à

Dame *Praxeda* (1), cette sainte — ce petit ange veuf et jésuitique, — écrouta la bouche béante comme un sermon sanscrit, et me jeta ensuite à la tête — le poète *Witwicki* (2).

LXXXI

Alors je rendis grâces à Dieu de ce que les six psaumes de *Bojan* étaient encore sous presse ; j'aurais reçu tous ces acides catholiques en pleine tête, tous les six ! — car cette chère dame *Praxeda*, lorsqu'elle entre en lutte et veut traiter quelqu'un comme un démon, le bombarde de tout ce qu'elle a sous la main de bardes catholiques, et le bat en hurlant.

LXXXII

Maintenant que j'ai rendu grâces à Dieu de n'avoir, après cela, sur son front qu'un *Paroissien doré*, dont chaque fermoir me piqua comme une épingle (il se ferme avec des pattes d'ours). — (Mais qu'est-ce que la douleur ? Une minute, comme disent les chœurs dans les *Aïeux* de *Mickiewicz*). Maintenant, dis-je, que je lui ai rendu grâces de la brièveté de cette minute, je retombe dans les descriptions et dans le romanesque.

LXXXIII

Aniela avait une démarche ravissante, une légèreté divine dans son port de tête, des cheveux à l'*antique* — le teint un peu pâle, les yeux pleins d'étincelles, et en ce moment pleins de larmes aussi, tristes, curieux du visage de son bien-aimé et cherchant à y lire leur propre sort. Sa belle petite main blanche, en saisissant la main rude et nerveuse du jeune homme — trembla.

LXXXIV

« Vous partiez ! sans me l'avoir dit ! Mais mon cœur est un espion d'amour ! Ne me dites pas qu'il existe entre nous l'obstacle de la fortune. Je suis sur le bord de l'abîme. Asseyez-vous ! — Je vais tout vous dire, — vous saurez tout ! Seulement ne vous effrayez pas des difficultés ; de grâce ne craignez rien ! Les hommes vous méprisent..., mais je vous reste, moi, je vous aime, — et j'ai un cœur sincère.

LXXXV

« Vous avez perdu tout votre bien ? — et que m'importe la fortune ? que me fait le jugement des hommes ? — Je vous aime ! C'est votre cœur que je veux — ce ne sont pas vos *âmes* (3). — J'irais mendier mon pain votre main dans la mienne. Ne me répondez rien, ne me brisez pas le cœur ; — mon destin est inscrit dans le ciel ! Je vous aime ! je vis en vous : celui qui voudra nous séparer — celui-là me tuera !

LXXXVI

« Aujourd'hui même *Dziadoszycki* (4) est revenu de son voyage, a renouvelé sa déclaration et demandé ma main.

(1) Allusion à une des dévotes de l'émigration polonaise, fort connue à cette époque, oubliée aujourd'hui.

(2) Étienne Witwicki, poète assez remarquable, quoique de second ordre, était dévoué aux principes catholiques ; c'est ce qui lui vaut ici les railleries de l'auteur.

(3) Les *Jours* servent ici à désigner les paysans ou *serfs*. Avoir deux cents âmes, c'était avoir deux cents serfs.

(4) Prononcez : *Djedodszicki*.

— Mon père m'a fait les gros yeux, et, pour comble d'ennui, ma gouvernante s'est alliée avec mon père. Les dieux et les hommes sont lignés contre nous : — jusqu'à mon oncle Sosenka qu'ils ont entraîné dans leur parti. J'ai pleuré, Dieu sait ! — voyez, j'en ai les yeux tout rouges.

LXXXVII

« De plus, pour comble de malheur, on donne ici un bal en l'honneur de Dzieduszycki. Voyez comme je suis vêtue ! J'ai été forcée pour mon père de me parer de ce croissant — mais c'est pour mon maître et seigneur, pour vous, pour vous seul, que je me suis ainsi fleurie jusqu'aux genoux. N'est-ce pas que je suis bien comme cela sans turban ? — Ce n'est pas pour eux que j'ai fait cette toilette — je suis à vous !

LXXXVIII

« Mais vous partiez ? où donc ? — Oh ! infidèle que vous êtes ! N'était Diwa, vous seriez déjà loin. Où alliez-vous donc ? — Lorsqu'une immense douleur me déchire, lorsqu'on me traîne à l'autel, lorsqu'il ne me reste plus aucune ressource que de me jeter dans une citrine, ou de me mettre sous votre protection, vous me délaissez à ce moment cruel ! Je vous ai déjà pardonné — mais j'en suis encore triste.

LXXXIX

« Croyez-vous donc que je n'aurai pas la force de résister — et de me garder à vous ? — Je ne suis pas inconstante ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une pauvre femme, quand on la tourmente et qu'elle aime vraiment. — Elle mourra — et ensuite, pour se payer de la perte de son cœur, elle obtiendra de tous des larmes et un peu de fleurs... Et cela lui suffira... Quoi donc ? — Vous ne me dites rien ? — Oh ! ciel !

XC

« Je croyais que vous me donneriez quelque espérance ». — Ici elle laissa tomber de ses mains la main de son bien-aimé. — « Je croyais que dans cette triste conjoncture » — Ici par bonheur un verre d'eau se trouvait à sa portée. Elle le prend... Elle colle sur le verre ses lèvres tremblantes, ses dents résonnent contre le cristal, comme un œuf rouge qui en heurte un autre dans les mains d'un enfant. Vous auriez dit une perle heurtant un diamant.

XCI

« Je croyais... » Sa voix baissa d'une octave et éclata comme une corde qui se brise. — La douleur fit chanceler son corps souple et flexible; on aurait cru qu'elle se penchait vers la tombe, tant ses petites lèvres brillantes avaient elles-mêmes pâli au contact de l'amertume de ses larmes. Elle tomba sur une chaise, et à travers une pluie de larmes brilla ce dernier gémissement : « M'aimez-vous encore ? »

XCVI

Beniowski était déjà à genoux ; — dans ses mains il avait pris la main tremblante d'Aniela... Ici je vous prie de me mettre sur le front le laurier de Pétrarque; car je vais finir là mon chant, et proclamer l'interrègne poétique et le concours pour la couronne des poètes qui ne sont plus; je vais révolter le camp ennemi, acheter les critiques avec Grabowski leur primat; le reste de ces moutonniers est à moi. Néanmoins,

XCVII

En qualité de prétendant, pour soutenir mes droits, je vais lever une armée dans mon second chant. J'y déclarerai ouvertement mon projet épique, je sortirai de l'étroite esthétique du jour, et, plus tôt que je n'aurais voulu, l'envergure des ailes de ma Muse vous aveuglera de son éclat éblouissant. Ce qui m'embarrasse seulement, c'est la manière d'introduire dans mon sujet les choses surnaturelles.

XCVIII

Déjà on a trouvé mauvais dans *Balladyna* mon petit Skierka voguant silencieusement dans une bulle de savon sur une rivière transparente; cette bulle brisée et anéantie par l'aile de gaze d'une cigale; Alina couchée dans le tombeau sans avoir enlaidi, mais toujours belle dans la mort avec sa cruche sur la tête et pareille à un esprit fait de rayons de lune et de parfum de framboise.

XCV

On a trouvé mauvais Grabietz ivre se changeant en saule, *Balladyna* se souillant de sang et tout le monde mourant dans la pièce, excepté le souffleur; et la *jeune Pologne*, qui s'amuse comme tous les sots à cracher au plafond ou dans un puits... ne laisse pas derrière elle plus de traces qu'une bulle de savon et n'exhale certes pas le parfum de la myrrhe ou des framboises.

XCVI

Dieu ! si la Métémpsychose me faisait passer dans le corps d'un Cosaque ou d'un Mazur, et me permettait de voir quel crime j'ai commis en écrivant, par exemple, *Anielli* (1), cette nuée d'étoiles et de blancs esprits attachés aux branches d'osier comme les étourneaux de Dante, cette chose sombre et étincelante aussi peu digne de mention — qu'une fleur envoyée à une première amante...

XCVII

Sans doute, je n'aurais pas écrit toutes ces sottises si j'avais visité la Sibérie moi-même, en réalité ; si j'avais manqué du pain amer de chaque jour, si j'avais vécu comme ces hommes du Nord qui se nourrissent de soucis et du sel de leurs larmes brûlantes — les pauvres gens ! Ils souffrent là-bas — et pour nous, sombres, aériens, ils sont comme des dieux délivrés de leurs chaînes, vivant dans une atmosphère grise, brumeuse, pleine d'esprits.

XCVIII

Sans doute... — Mais cette confession est par trop longue. Les digressions ennui; aussi — lecteur — vois si tu aimeras mieux mon second chant où tu trouveras un peu plus de tumulte et de cris, une église et une grande niche ensoleillée, et l'Esprit-Saint sur un rayon aux sept couleurs : avec cela un peu de noblesse d'Ukraine... Bref, un récit pareil à la longue ceinture brodée d'or des anciens Polonais.

(A suivre.)

(1) *Anielli*, drame de Slowacki; *Balladyna*, un de ses poèmes.

AMITIES POLONAISES

LES AMIS DE LA FRANCE A CRACOVIE

Vous les connaissez déjà depuis longtemps, chers lecteurs; depuis longtemps, vous collaborez avec eux. C'est à eux que vous devez nombre de belles photographies parmi celles qui ornent notre Bulletin; ils nous ont envoyé aussi cartes postales en quantité, albums, produits de l'art scolaire polonais, renseignements et avis. Quant à nous, nous leur avons offert des livres autant que nous l'ont permis des moyens de transport jusqu'ici détestables.

Dans le récit que je vous ai fait de mon voyage à Cracovie, si je n'ai rien dit des « Amis de la France », c'est que j'avais trop à en dire. Deux pages du Bulletin vont à peine vous donner une idée de la vitalité et de la force d'expansion de cette Société encore toute jeune, puisqu'elle n'a pu se fonder qu'en août 1920, une fois la Pologne sauvée du danger bolchevique. Vous serez émus de la peine que se donnent certains Polonais, comme M. STRYJENSKI, fondateur et animateur de la Société, comme le Dr ZELENSKI (Boy), je ne dis pas seulement pour augmenter les sympathies à l'égard de la France, mais pour répandre l'étude du français et la culture française.

Arrivée trop tard à Cracovie, je n'assistai pas à une réunion solennelle où « les Amis de la Pologne » furent à l'honneur. Le Président les remercia chaleureusement au nom des « Amis de la France », non seulement pour l'aide prêtée à cette Société, mais pour leur action vigoureuse au sujet de la Haute-Silésie polonaise. La Secrétaire Générale des « Amis de la Pologne » fut nommée à l'unanimité membre honoraire des « Amis de la France », et inscrite la première sur la liste où devaient être appelés, à la séance suivante, le général Niessel et Boy. Mais le nom de votre Secrétaire Générale, lecteurs, collaborateurs, ce n'est pas le sien propre, c'est le vôtre...

On me fit visiter le siège social : Karmelicka 32. De petites salles, mais une atmosphère de cordialité sérieuse. Plusieurs personnes lisaient dans le cabinet de lecture silencieux. Dans la salle réservée à la bibliothèque, les rayons étaient déjà bien garnis d'ouvrages reliés en gris, où j'eus peine à reconnaître les livres à couvertures salies et déchirées que nous avions expédiés. Par les soins intelligents et méticuleux des « Amis de la France », ils avaient ressuscité quant à leur matière, et leur esprit pouvait rayonner sur une Société avide de s'en pénétrer. Il y avait de belles collections de classiques offertes par l'Alliance française et le Ministère des Affaires étrangères, et le bibliothécaire s'enorgueillissait du choix de 25 revues (*Mercur de France, Revue de Paris, Revue des Deux Mondes, Revue des Jeunes*, etc., etc.) qu'il pouvait proposer à ses visiteurs. Le catalogue, presque achevé déjà, s'établissait selon les règles les plus strictes de la bibliographie. L'esprit qui veille au fonctionnement de la Société est tout d'ordre et d'économie dans les détails de la réalisation, et tout d'audace et de foi dans ses projets.

J'assistai à des cours de français. M. BERNARD, professeur, enseignait avec une patience souriante la difficile prononciation de *un* aux débutants, qui vacillaient entre *au* et *in*, avec une application bien touchante. Dans un cours plus avancé, les élèves vous parlaient des origines de la Gaule comme si les Gaulois eussent été leurs pères. Des termes comme *druide, dolmen*, leur semblaient familiers. On se serait cru à l'école primaire, s'ils n'eussent été si grands, ces élèves cracoviens : demoiselles, soldats, étudiants, tout au moins collégiens. L'on sentait que de leur âme entière ils participaient à la leçon. Ils n'apprenaient pas seulement la langue française, mais la France. Quels regards d'amour et de dévotion se posaient sur l'invisible figure de notre patrie!

Les « Amis de la France » à Cracovie viennent de faire paraître un Bulletin compact sous le titre : *Les Centenaires français*. Il reproduit *in extenso* des conférences sur Napoléon, Molière, Watteau, Flaubert, La Fontaine, et un discours de M. Poincaré sur la politique étrangère française. Il donne, en outre, le compte-rendu en français et en polonais de l'activité des « Amis de la France ». Puis, vient la liste de leurs mille membres, le catalogue de leur bibliothèque, la bibliographie de leurs revues. Cette publication représente un gros effort de propagande, auquel nous devons, nous Français, être sensibles.

Deux des conférences, prononcées en français, ont fait l'objet d'un tirage à part, ce sont : *Flaubert à Paris*, une vivante étude de M. Alphonse NIEBECKER, professeur à l'Université de Strasbourg, et *l'Héroïsme français à travers les âges*, par M. FOLKIEWSKI, professeur à l'Université de Cracovie. De cette dernière, nous reproduirons de longs extraits, car elle analyse le sentiment chevaleresque de l'âme polonaise et de l'âme française dont elle montre l'affinité.

Nous extrayons de la publication des *Amis de la France* à Cracovie le rapport sur l'année 1921.

Rapport annuel 1921

La création d'une Association des « Amis de la France » à Cracovie est née pour ainsi dire le jour où nous avons recouvré notre indépendance.

A la fin de la guerre, chaque Polonais était conscient de l'appui que les grandes puissances, qui ont gagné la guerre, nous ont donné pour recouvrer notre liberté et tous nous tournâmes nos regards vers la France, notre grande amie de tous les temps.

Dès qu'au printemps 1919 la première mission interalliée vint à Cracovie, il se forma un Comité de réception pour renseigner les membres de la mission sur nos besoins et nos revendications. Dans le courant de l'année 1920, ce même Comité continue son travail, il réunit quelques fonds, cherche à faire venir à Cracovie les éminents conférenciers venus de Paris, mais alors la guerre bolchevique sévissait dans toute son horreur et c'est seulement une fois la victoire acquise, après le mois d'août 1920, que l'on put se mettre sérieusement à l'ouvrage. Le Comité élaborait des

statuts, le nombre des adhérents s'accrut et le 11 novembre 1921, le jour du Cinquantenaire de la République Française, eut lieu la première séance solennelle qui fonda l'Association, accepta les statuts, nomma un Comité exécutif qui vient aujourd'hui rendre compte de sa gestion.

CABINET DE LECTURE ET BIBLIOTHÈQUE

La chose fondamentale était d'installer un cabinet de lecture et de fonder une bibliothèque afin de répandre la pensée française parmi nos membres. Malgré les grandes difficultés à surmonter, nous avons trouvé un local, nous avons pu mettre cette année à la disposition de nos membres 25 revues et journaux ; notre bibliothèque compte environ 600 volumes. Le cabinet de lecture est fréquenté tous les jours de 6 à 8 heures du soir. Nous tenons depuis le commencement un livre de présences, et nous pouvons constater que les membres ont largement profité de cette installation. Une fois les livres reliés par nos soins, ils sont prêtés aux membres au dehors, et ce service fonctionne depuis la rentrée des vacances avec beaucoup de succès.

Malgré le nombre des sociétaires toujours croissant, nous n'aurions pas pu par nous-mêmes faire face à toutes les dépenses occasionnées, si nous ne nous étions pas mis en relations avec les institutions similaires de Paris. Nous devons dire franchement que sans l'appui des « Amis de la Pologne », de l'Alliance Française, de l'Association France-Pologne et du Service des Œuvres Françaises à l'Étranger, nous n'aurions jamais pu marcher de l'avant. Les représentants de ces institutions reçurent à bras ouverts notre délégué lors de son voyage à Paris. Leur compréhension de la situation nous a facilité notre action par leur libéralité sans exemple.

Aussi, sur la proposition du Comité, l'Assemblée du 8 octobre 1921 a voté à l'unanimité de chaleureux remerciements aux institutions ci-dessus nommées.

Le Comité ayant à cœur de remplir autant que possible ses devoirs, indiqués au paragraphe 2 de nos statuts, n'a pas limité son action à l'établissement du cabinet de lecture et de la bibliothèque.

PUBLICATIONS

Nous avons entrepris la traduction de l'ouvrage de M. Raymond Poincaré, *les Origines de la Guerre*. Notre Président a bien voulu écrire la Préface. Dans l'Avant-Propos, le secrétaire a indiqué succinctement l'importance de ce document d'histoire contemporaine. Plusieurs membres se sont chargés de la traduction, si bien que ce travail collectif servira, nous l'espérons, à éclairer les masses sur ce qu'était la propagande et la perfidie allemandes bien des années avant la guerre. Il sera un guide pour notre conduite à l'avenir.

COURS DE FRANÇAIS

Après la rentrée des classes, nous avons organisé des cours de français. Nous avons 50 élèves, divisés en 4 classes, pour adultes et adolescents, commençants et plus avancés. Nous avons ainsi 12 à 14 élèves par classe. Ces cours sont donnés par M. Henri BERNARD, lecteur à l'Université et professeur de français à l'École de Commerce. Ces cours sont bien fréquentés et, ce qui est le plus important, ils sont suivis par la classe moyenne.

CONFÉRENCES

La mission militaire française, par sa courtoisie, a gagné tous les cœurs de nos membres. Le 11 novembre, le jour du Cinquantenaire de la République, et le 14 juillet, notre bureau a eu l'honneur d'assister au banquet donné par les membres de la mission, et nous nous faisons un devoir de remercier ces Messieurs pour leur grande amabilité en la personne de leur chef le général Tromyo. Grâce à son appui constant notre Comité a pu organiser dans le courant de l'année 16 conférences qui ont été très fréquentées.

1. Le 11 novembre 1920. — Le commandant DURTESTE : « Renaissance de la France à la veille de la grande guerre. »
2. Le 1 décembre 1920. — Dr Tadeusz ZELENSKI (BOY) : « O dziejach Chateaubriand'a. »

3. Le 11 décembre 1920. — Le lieutenant-colonel Jacques KAIL : « Le caractère du soldat français. »
4. Le 21 décembre 1920. — M. Charles MARCCHWITZ : « Essai sur le verbe « Comprendre » en musique. »
5. Le 8 janvier 1921. — Commandant RENAUD : « Le Rhin légendaire. »
6. Le 18 janvier 1921. — Dr Kaz. Marjan MORAWSKI : « Literatura francuska doby wojennej. »
7. Le 10 février 1921. — Édward LESZCZYNSKI : « Liryka Alfreda de Musset. »
8. Le 25 février 1921. — Le général MOINEVILLE : « L'expansion intellectuelle de la France à travers les siècles. »
9. Le 20 mars 1921. — M. GUY, gouverneur des colonies : « Les colonies françaises. »
10. Le 10 avril 1921. — M. MELANDRE : « Nos cathédrales. »
11. Le 24 avril 1921. — M. le Chanoine DESGRANGES : « La renaissance religieuse dans les milieux intellectuels français. »
12. Le 25 avril 1921. — « Les catholiques français et leur influence sociale. »
13. Le 5 mai 1921. — Dr Kaz. Marjan MORAWSKI : « O stosunku Napoleona do Polski. »
14. Le 11 juin 1921. — Le commandant RENAUD : « La grande pitié des ruines de France. »
15. Le 13 juin 1921. — Le commandant CABAUX : « Le développement de l'aviation française. »
16. Le 14 juillet 1921. — M. le Professeur Ladislas FOLKIEWSKI : « L'héroïsme français à travers les âges. »

A cette occasion, qu'il nous soit permis d'envoyer aussi nos remerciements à M. le Recteur de l'Université, au Directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, à la Société Chorale « Echo », ainsi qu'à tous les conférenciers. — Les uns nous ont accordé des salles, les membres de « l'Écho » ont donné leur concours aux séances solennelles du 5 mai et du 14 juillet. Les conférenciers, et surtout ceux qui sont venus exprès de France, nous ont entretenu d'une manière charmante et ont propagé avec fruit la pensée française. Nous devons aussi de chaleureux remerciements à la Presse de Cracovie qui, dans toutes les occasions, nous aide puissamment dans notre tâche en publiant à titre généreux nos avis et communications. Nous adressons nos remerciements aux rédacteurs du *Czas*, *Nowa Reforma*, *Glos Narodu* et *Kurjer Ilustrowany*.

CYCLE NAPOLEONNIEN

L'Université de Cracovie a, à l'occasion du Centenaire de Napoléon, arrangé, sous la direction du professeur Zdzislaw JACHIMEK, dix conférences sur Napoléon et la Pologne ; Napoléon homme politique, Napoléon, homme de guerre, Napoléon, codificateur sur l'art et ses traces en Pologne. Ces conférences très goûtées ont été fréquentées par un nombreux auditoire.

CONFÉRENCE DE M. GILLOT

C'est avec plaisir que nos membres, en grand nombre, ont entendu M. GILLOT, professeur à l'Université de Strasbourg, qui, pendant trois semaines, a donné des cours de littérature et d'art à l'Université. Son érudition et la manière originale avec laquelle il a présenté son sujet ont enchanté les auditeurs.

CONGRÈS MÉDICAL

Nous avons eu l'honneur d'assister aux réceptions données par la Société Médicale et la Municipalité de Cracovie aux membres du Congrès des Médecins français qui sont venus visiter notre ville, c'est un lieu de plus qui, pendant leur séjour, nous a unis à la France.

ÉCOLE DE COMMERCE

Il nous est impossible de passer sous silence l'action si méritoire de cette institution qui a arrangé en mois de mai un *jour Français*, au théâtre Municipal. Le Professeur de français de cette école, M. Stanislas PSZON, a fait une allocution à la Mission Militaire Française. On a joué de la musique française, et tout l'auditoire a répété en chœur la *Marseillaise*. Outre cela, M. PSZON publie un petit journal *Apprenons le Français*, qui sert à

mettre les élèves à la langue française. On voit par là que la direction de l'école travaille dans le même sens que nous et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour l'aider à remplir cette tâche.

Le Comité exécute à tenu plusieurs séances afin de régler les questions administratives et, à notre grand regret, notre distingué secrétaire, M. FOKIERSKI, par suite de manque de temps, a dû démissionner, si bien que le Trésorier a dû assumer en même temps la charge de secrétaire général. — Nous devons aussi tous nos remerciements à nos dames patronnesses qui, à tour de rôle, pendant plusieurs mois, ont assuré tout le travail du Cabinet de lecture.

COURS POPULAIRES

Outre les cours de Français, nous projetons des cours populaires de français pour l'année scolaire 1922-1923. Ces cours seraient gratuits et accessibles aux jeunes commerçants, aux typographes, aux apprentis, aux élèves des écoles et à tous ceux qui désireraient s'instruire à la langue française. On y emploierait la méthode directe afin d'arriver au plus vite au but. Les fonds pour cette action sont assurés.

NOUVELLE PUBLICATION

L'ouvrage de M. R. BOICARÉ sur les Origines de la Guerre ayant eu un certain succès et nous étudions la question d'une nouvelle publication, nous songeons à traduire une série de nouvelles de nos auteurs les plus connus tels que SIOBKIEWICZ, REYMONT, ZEROMSKI, WEYSSENHOFF, SZYMANSKI... en langue française afin d'intéresser le public français à notre littérature.

CONGRÈS D'ARTISTES, D'ARCHÉOLOGES ET D'ARCHITECTES

Afin de prendre contact avec les Français, nous pensons que Cracovie se prêterait très bien pour un Congrès de ce genre. Nos travaux artistiques sont peu connus à l'étranger. Nous tâcherons avec le concours de nos sociétés d'art d'y penser pour l'année 1923. On pourrait aussi arranger à cette occasion une exposition de peinture et d'art polono-français.

(1) Le compte de vente du libraire au 31-12-1922 accuse la vente de 1.300 exemplaires ce qui couvre largement les frais de la publication. Nous avons ainsi atteint un double but: nous avons senti la vérité et nous pouvons compter sur les beaux bénéfices qui seront versés à la Caisse de notre Association.

FORMATION DE CERCLES EN PROVINCE

Notre action ne serait pas complète, si nous ne pensions pas à installer au fur et à mesure des foyers des amis de la France dans les centres les plus vivants du Palatinat de Cracovie. Nous sommes déjà en liaison avec BIALA et RZESZÓW. — Nous voulons multiplier petit à petit les centres d'action. Dès que nous aurons nous-mêmes une base solide, nous étudierons cette intéressante question. Nous désirons rayonner à ZAKOPANE, TARNÓW, RZESZÓW, LEGNÓ, JASIO, KROSÓ, MIŁÓC, en somme partout où nous trouverons des adhérents et une personne sûre et compétente qui se chargera d'organiser un foyer franco-polonais. Alors nous étudierons la manière la plus simple pour faire profiter ces nouveaux membres de notre bibliothèque, de nos revues et de nos publications.

Pour épuiser notre sujet, nous tenons à prier ceux de nos membres qui ont des livres français, même anciens, et qu'ils ne lisent plus, de bien vouloir nous les faire parvenir. Ces livres serviront à alimenter notre bibliothèque et seront les bienvenus pour tant de sociétés qui sont privées de lecture française. Je m'adresse spécialement aux grands propriétaires, qui, certainement, en possèdent beaucoup. Ces livres sont souvent relégués dans les greniers. Notre Comité prendra avec plaisir à sa charge tous les frais de port. Un de nos membres fondateurs, M. Arthur CIELECKI, nous a envoyé une certaine de volumes. Le Comité lui envoie ses remerciements sincères et espère que ce bon exemple sera imité par beaucoup d'autres.

Nous entrons dans l'année courante avec un solde de plus de 20.000 Mp., ce qui nous permettra de faire face aux dépenses courantes avant le versement des cotisations de l'année. Tous les jours, du reste, de nouveaux membres s'inscrivent, le nombre de nos sociétaires approche de mille.

Ce rapport, un peu long peut-être, prouve que nos membres ont en l'occasion, pendant l'année 1921, de reprendre un contact intellectuel avec la France, ce dont un grand nombre avait été totalement privé depuis le commencement de la guerre. — Je finis en formant le vœu que notre Association devienne de plus en plus prospère et serve de guide à tous ceux qui comprennent l'importance du rapprochement de la Pologne et de la France.

Le grand projet des « Amis de la France » pour 1922 est la création d'un *Foyer Français* à Cracovie, qui réunirait toutes les œuvres de francophilie. *Nous comptons*, dit le rapporteur, sur les « Amis de la Pologne » en France. Est-ce que nous pourrions le décevoir?

Rosa BAILLY.



NOTRE ACTION

DISTRIBUTION DE JOUJOUX POLONAIS AUX ÉCOLIERS DE REIMS

Une cérémonie des plus touchantes vient d'avoir lieu à Reims : des joujoux ont été remis aux écoliers rémois de la part de leurs camarades polonais.

Enfants de Pologne, enfants de Reims : les uns et les autres ont connu la guerre. Les premières années de la vie, qui laissent d'ordinaire un parfum si frais dans l'âme, auront été pour les petits rémois l'attente de l'ennemi, les coups de canon, le manque de sommeil et de pain, la maison détruite, les longues journées dans les caves, la fuite, les visions détreuses. Mais les petits Polonais, qui ont subi eux aussi le passage de troupes haïssant également leur pays qu'elles fussent cosaques ou prussiennes et qui ont été massacrés par dizaines de milliers, avaient connu auparavant une paix encore plus terrible : celle

de la servitude. Leurs parents étaient à la merci de l'autorité allemande, qui pouvait les chasser de leur champ; ou de la violence des Russes, qui lançaient des charges de cosaques sur les passants des rues.

Les petits Polonais de Silésie voyaient leurs mamans travailler la terre sous le fouet d'un surveillant tonton; ceux de Varsovie ou de Wilno tremblaient qu'on ne vint leur arracher leur père pour la déportation aux bagnes sibériens. Tous, ils apprenaient leur langue nationale en cachette, et quand ils la parlaient en classe, ils étaient grossièrement insultés par leur maître étranger, battus jusqu'au sang, parfois jusqu'à la mort. L'avenir qui les attendait était tout d'humiliations et de répressions. Aux écoliers de Reims, les écoliers polonais pourront apprendre que le pire malheur, celui auquel on ne se résigne pas, c'est l'esclavage et qu'il ne faut pas regretter les souffrances de la guerre, si elles ont assuré la liberté.

Mais, Dieu merci! la guerre est finie, la France reste la

France, et la Posnanie, la Galicie, le Royaume sont redevenus la Pologne. Les enfants peuvent être des enfants et songer à leurs joujoux. Ceux qui ont été distribués samedi mettront un peu de joie dans les tristes demeures de Reims, mal réédifiées sur des débris tels qu'on pourrait se croire à Herculanum. Parmi ces jouets, beaucoup de dragons et de serpents, peints de couleurs vives et décorés avec fantaisie de fleurs et de palmes ; leur échine se contorsionne en replis tortueux, comme le monstre classique, et ils fascinent en faisant juste un peu peur. Pour les fillettes, des poupées de bois tourné, paysans et paysannes de Pologne, tout ronds : ronds de la tête, ronds du corsage ou de la blouse, ronds de la jupe ou de la pelisse, et tout éclatants de rouge et de jaune, de vert et de bleu. Et une multitude d'objets décoratifs, d'une grâce exquise : barques latines, grappes de fleurs, cocardes de papier découpé, pendeloques où trois coqs s'affrontent, couronnes d'épis pour la fête des moissonneurs, œufs décorés, paniers en perles, coffrets campagnards... on ne peut tous les énumérer.

Ces joujoux avaient été envoyés aux « Amis de la Pologne » par les « Amis de la France » à Varsovie ». La Société artistique *Ludpol* avait tenu à se joindre à ces derniers.

La distribution eut lieu le samedi 29 avril, à 5 heures, dans la salle des fêtes du Foyer civil de l'Union franco-américaine, très gracieusement mise à notre disposition par son éminent directeur, M. KRZYK. Cette salle, quoique grande, fut bientôt archipleine d'enfants de 10 à 14 ans, venus de toutes les écoles de Reims : publiques et privées, primaires, professionnelles et secondaires de garçons et de filles. Ils étaient là près de 400, accompagnés de leurs maîtres et maîtresses, et c'était un gentil spectacle que celui de toutes ces jeunes têtes moutonnant dans la longueur de la salle. Mais spectacle bien rémois aussi, marqué par la misère de la guerre, car la salle est une baraque de planches qui pressaient au passage des camions sur la chaussée défoncée, et entre lesquelles le moindre bruit s'épand et s'amplifie; les conviés ont pour la plupart les traits tirés et les mines blafardes d'enfants qui ont trop pâti.

Après une allocution de M. BERTIN, Inspecteur des écoles, à l'obligeance duquel nous devons l'organisation de cette fête, M. le Général DU MORIEZ, vice-président des « Amis de la Pologne », expose à grands traits l'histoire de la nation amie, montre quel danger constituerait pour elle et pour nous une alliance germano-bolchevique, et conclut en faisant appel à l'énergie patriotique des Français. Mme BAILLY apporte à son jeune auditoire l'affectueux salut des jeunes Polonais qu'elle a vus, il y a quelques mois à Poznan, Varsovie et Cracovie. Puis a lieu une palpitante séance de projections en couleurs, dont chaque cliché est accueilli par des rumeurs extasiées : ah! pour le Wawel ; oh! pour les champs de neige ; un délire pour une jeune Varsoviennne ; des trépignements pour un paysan au regard volontaire !

Arrive le moment le plus attendu : le tirage des lots! Il y en a pour chacun, — à très peu près. Les maîtres eux-mêmes sont favorisés : ils ont, pour orner leurs classes, des images et des guirlandes.

Ainsi, entre la nation et la ville qui furent toutes deux martyres se sont établis les premiers liens d'amitié, mais dans la joie et parmi les jeunes.

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

La première réponse à notre appel en faveur de la Bibliothèque de science religieuse à Varsovie a présenté un intérêt inattendu.

Voici la lettre que nous a transmise Mlle WYSZLAWSKA, secrétaire de notre Comité de Soissons :

Soissons, le 24 avril 1921.

Mademoiselle,

Je vois dans le dernier numéro des « Amis de la Pologne » que la Bibliothèque de science religieuse de Varsovie demande les Sermons de Bourdaloue.

Après-petit-neveu de ce célèbre prédicateur de la cour de Louis XIV, je me permets de vous envoyer les œuvres de mon grand-oncle en vous priant de vouloir bien les faire expédier à qui de droit. Je me tiendrai à votre disposition pour vous rembourser les frais d'envoi.

Je joins à ce paquet quelques petits volumes que vous pourrez également envoyer en Pologne si vous le jugez bon.

Veuillez agréer, etc...

FOSSE D'ARCOSSÉ.

Directeur de l'Argus Soissonnais.

Des dons considérables nous ont été faits par le Lycée HOCHÉ de Versailles, et par le Lycée FÉNELON.

M. SAÛÉ, proviseur du Lycée Hoché, nous a fait envoyer, de la part de ses élèves, neuf caisses de livres.

Mme CRUSSAIRE, présidente du groupe des « Amis de la Pologne » au Lycée Fénelon, a recueilli parmi le millier d'élèves qui forment ce groupe, plusieurs centaines de volumes.

DONS DIVERS

Mme P... nous a fait remettre par le Crédit Lyonnais une somme de 100 fr. destinée partie à la Croix-Rouge polonaise, partie l'œuvre des « Amis de la Pologne ».

M. Maurice VERCHÈRE, au retour des vacances de Pâques, qu'il a eu la chance de passer en Pologne, a eu l'aimable pensée de nous apporter de belles gravures pour la décoration de nos salles: un grand aigle polonais, les portraits de Kosciuszko et de Pulawski, et des frises cracoviennes.

RELATIONS SCOLAIRES

M. Arsène ROZÉ, président du Comité d'Alger, demande des correspondants polonais pour les élèves des groupes scolaires algériens. Lui écrire : 14, rue Géricault, Alger.

Mlle CHAIS, doctoresse ès-lettres, professeur à Poznan, demande les adresses d'une quinzaine de lycéens français désireux de correspondre avec des lycéens polonais (de 16 à 18 ans), élèves de ses cours de français. Lui écrire : Czeskowskiego, 9, Poznan, Pologne.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " Amis de la Pologne ".

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, timbres ou mandat-carte). L'adresser à Mme Bailly, 26, rue de Grammont, Paris (2^e).

Nom

L^e 19

Profession

Signature :

Adresse

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2^e) — Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUCARD, Ministre plénipotentiaire ; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris ; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France ; Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique ; Prince Roland BONAPARTE, de l'Institut ; MM. A. BOURDELLE ; BONVALOT, Président du Comité Duplex ; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine ; Alfred CROISSET, de l'Institut ; l'Amiral DEGOUY ; Henri DESLANDRES, Membre de l'Institut ; Edouard HERRIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon ; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française ; LACOUR-GAYET, de l'Institut ; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire ; l'Amiral NABONA ; le Général NIESSSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne ; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS ; Gabriel SARRAZIN ; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.

VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORIEZ et REGAUD, Député du Rhône.

SECRETARIE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.

TRESORIER GÉNÉRAL : M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEUPIN ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud ; BOUTEILLE, Député de l'Oise ; Paul CAZIN ; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; DALBIS, Professeur au Collège Stanislas ; le Général EON ; Philippe d'ESTAILLEUR ; le Général LELONG ; LANGLADE ; KERVAREC, Professeur agrégé ; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides ; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la *Pologne* ; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée ; MM. Robert RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut ; RIPAULT ; A.-Antonin REY, de la Société d'Economie politique ; SAGET, Député du Haut-Rhin ; SAINT-YVES ; Mme Yvonne SARCEY ; M. Paul-Yves SÉBILLOT ; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres ; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne ; SUDRE, Professeur à la Sorbonne ; Mlle Lucile VEYRE.

GROUPE PARLEMENTAIRE

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 180 députés.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président* : M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit ; *Secrétaire* : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.

LYON. — *Président* : M. SALLES ; *Vice-Présidente* : Mme BARRÉTT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire* : M. Paul BERTHELET.

MARSEILLE. — *Président* : M. DE LARIVIÈRE ; *Secrétaire* : Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY ; *Secrétaire* : Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.

VERSAILLES. — *Président* : M. le Général EON ; *Secrétaire* : M. CINTRACT.

NANTES. — *Président* : M. LINYER ; *Secrétaire* : Mme Paule PAVIN.

ALGER. — *Président* : M^e Arsène ROZÉE ; *Vice-Présidente* : Mlle Cwik ; *Secrétaire* : M. ADDA.

LAVAL. — *Présidente* : Mme EVEN ; *Secrétaire* : Mme LASALLAS.

CAEN. — *Président* : M. Georges WEILL.

CLERMONT. — *Président* : M. DESDEVICES DU DÉSERT.

D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Mulhouse, Chambéry, etc.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger, au Collège Chaptal, aux Ecoles communales d'Alger, etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de Varsovie, Cracovie, Léopol, Lodz, Wilno, Sandomierz.

L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de Pozran.

LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de Lublin.

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.